



**HAL**  
open science

## Histoires du sixième âge : le passé biblique et l'historiographie du sixième au huitième siècle.

Etienne de La Vaissière

### ► To cite this version:

Etienne de La Vaissière. Histoires du sixième âge : le passé biblique et l'historiographie du sixième au huitième siècle.. Cahiers du CRATHMA (Centre de recherche sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge), 2000, Antiquité romaine et Antiquité biblique dans l'historiographie, VIII, pp.69-79. hal-02911589

**HAL Id: hal-02911589**

**<https://hal.science/hal-02911589>**

Submitted on 4 Aug 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Histoires du sixième âge : le passé biblique et l'historiographie du sixième au huitième siècle

par Étienne DE LA VAISSIÈRE

L' historiographie latine du haut Moyen Âge précarolingien a longtemps été considérée comme un simple agrégat d'œuvres médiocres, utilisées faute de mieux pour reconstituer l'histoire véritablement intéressante de cette période. Plusieurs ouvrages ont, pour chacun des grands textes de cette historiographie, fait justice de cet a priori et montré bien au contraire la profonde cohérence interne de ces œuvres, leur remarquable adéquation aux visées de leurs auteurs<sup>1</sup>. Il reste cependant que l'on continue souvent de dénier toute cohérence à ces textes en tant qu'ensemble historiographique<sup>2</sup>. Pourtant, tous possèdent en commun un rapport particulier au texte biblique, qui les différencie du modèle orosien et des œuvres carolingiennes.

C'est donc de ou des utilisations du texte vétero-testamentaire au sein des histoires dont nous allons traiter et notre but sera de montrer combien la mémoire des temps bibliques sert à reconstruire

le présent de nos historiens d'une manière singulière, qui diffère et du combat contre les païens d'Orose, et de l'empire rénové de l'historiographie carolingienne. Nous sommes bien en présence d'un âge historiographique particulier, que révèle l'utilisation du passé biblique.

\* \*  
\*

Le premier constat, point de départ nécessaire, est l'absence en Occident de toute grande synthèse historique utilisant la Bible comme un ensemble de matériaux historiques et récapitulant l'ensemble de l'histoire universelle des origines aux temps présent. Entre Orose<sup>3</sup> et Fréculphe de Lisieux<sup>4</sup>, qui écrit au milieu du IX<sup>e</sup> siècle, le passé juif n'est pas abordé pour lui-même, pour l'intérêt historique d'un récit des temps bibliques. Pour l'essentiel, les historiens comptent sur l'*Histoire Ecclésiastique*<sup>5</sup> et la *Chronique*<sup>6</sup> d'Eusèbe, sans eux-mêmes se relancer dans une histoire univer-

<sup>1</sup> Pour Grégoire de Tours, voir M. HEINZELMANN, *Gregor von Tours, « Zehn Bücher Geschichte ». Historiographie und Gesellschaftskonzept im 6. Jahrhundert*, Darmstadt, 1994, ou encore, pour Isidore de Séville, M. REYDELLET dans son introduction à ISIDORUS HISPALENSIS, *Etymologiae IX*, Paris, 1984. Bède le Vénérable a depuis plus longtemps bénéficié d'une historiographie favorable.

<sup>2</sup> Ainsi, W. GOFFART, dans *The Narrators of Barbarian History (A.D. 550-800). Jordanes, Gregory of Tours, Bede and Paul the Deacon*, Princeton, 1988, p. 432, s'attache-t-il à souligner que « isolated from each other by place and time, living in unique circumstances and addressing dissimilar publics, our narrators, unsurprisingly, undertook very individual tasks ».

<sup>3</sup> OROSE, *Historiae*, M.-P. ARNAUD-LINDET (éd. et trad. fr.), 3 vol., Paris, 1990.

<sup>4</sup> FRÉCULPHE de Lisieux, *Chronicorum tomi duo*, J.-P. MIGNÉ (éd.), (Patrologiae latinae cursus completus, CVI), Paris, 1851, col. 917-1258.

<sup>5</sup> EUSÈBE-RUFIN, *Histoire ecclésiastique*, dans *Eusebius Werke*, II-2, (Die griechischen christlicher Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte), Leipzig, 1903-1909.

<sup>6</sup> EUSÈBE-JÉRÔME, *Chronique*, dans R. HELM (dir.), *Die Chronik des Hieronymus*, (Die griechischen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte, 7), 2 vol., Leipzig, 1913-1926.

selle des origines au présent. L'histoire des temps bibliques n'est donc le plus souvent présente, en tant qu'histoire, que de manière médiate, au travers des grandes synthèses de l'époque patristique, et le passé biblique en tant qu'objet d'écriture historique est délaissé au profit du temps présent ou d'une réinterprétation du passé barbare. Les chroniques sont ainsi des continuations de la traduction latine de celle d'Eusèbe par Jérôme, et les textes narratifs éludent en général le passé biblique.

Le *Prologue* – exceptionnel pour une *Chronique* – de Jean de Biclar est tout à fait clair sur ce point :

« l'évêque Eusèbe de l'Église de Césarée, le prêtre Jérôme, connu dans le monde entier, Prosper cet homme exceptionnellement religieux, et l'évêque Victor de l'Église de Tunnuna en Afrique, ont rassemblé ensemble l'histoire de pratiquement tous les peuples, avec la plus grande brièveté et diligence, amenant l'accumulation des temps jusqu'à notre propre époque, et nous transmettant, pour notre compréhension, les événements arrivés dans le monde. Nous, donc, avec l'aide de notre seigneur Jésus Christ et afin d'informer ceux qui viendront après nous, avons entrepris de noter, de manière concise, les événements arrivés de notre temps<sup>7</sup>. »

<sup>7</sup> JEAN de Biclar, *Chronique*, texte latin dans Th. MOMMSEN (éd.), *Chronica Minora II*, (Monumenta Germaniae Historica, Auctores Antiquissimi XI), Berlin, 1894, p. 211 : « Post Eusebium Caesariensis ecclesiae episcopum, Hieronymum toto urbe notum presbyterum nec non et Prosperum virum religiosum atque Victorem Tunnennensis ecclesiae Africanae episcopum, qui historiam omnium paene gentium summa brevitate et diligentia contexere visi sunt et usque ad nostram aetatem congeriem perduxerunt annorum et quae acta sunt in mundo ad agnitionem nostram transmiserunt, nos ergo in adiutorio domini nostri Iesu Christi quae temporibus nostris acta sunt ex parte quod oculata fide pervidimus et ex parte quae ex relatu fidelium didicimus, studuimus ad posteros notescenda brevi stilo transmittere. », traduction anglaise de K.B. WOLF dans *Conquerors and Chroniclers of Early Medieval Spain*, Liverpool, 1990, p. 61-80, texte p. 61.

Il serait en fait possible de citer ici tous les textes théoriques écrits par les historiens du haut Moyen Âge : le pseudo-Frédégaire<sup>8</sup>, Bède<sup>9</sup>, Grégoire de Tours<sup>10</sup>, etc., se veulent des continuateurs. Certes le premier livre des *Dix livres d'histoires* de Grégoire de Tours récapitule l'histoire du monde depuis la création. Mais le but de cette récapitulation n'est pas directement historique. Grégoire de Tours en donne explicitement le sens à la fin de la première préface :

« Quant au calcul des années j'ai décidé de prendre le commencement du monde pour point de départ du livre premier<sup>11</sup>. »

Il s'agit donc d'abord d'un comput eschatologique, sur lequel nous reviendrons, et ce calcul des temps diffère de manière très claire du but premier du texte, tel qu'il est exprimé dans la même préface :

« je me suis dit que pour que le souvenir du passé se conservât, il devait parvenir à la connaissance des hommes à venir même sous une forme grossière<sup>12</sup>. »

<sup>8</sup> Ps. FRÉDÉGAIRE, *Chronique*, dans B. KRUSCH (éd.), *Fredegarii et aliorum chronica*, (Monumenta Germaniae Historica, Scriptorum Rerum Merovingicarum, II), Hanovre, 1888, p. 18-168.

<sup>9</sup> BÈDE, *Bede's Ecclesiastical history of the English people*, B. COLGRAVE et R.A.B. MYNORS (éd. et trad. angl.), Oxford, 1969.

<sup>10</sup> GRÉGOIRE de Tours, *Historiae libri decem*, B. KRUSH et W. LEVISON (éd.), (Monumenta Germaniae Historica, Scriptores rerum Merovingicarum, I-1), Hanovre, 1937-1951, trad. fr. de R. LATOUCHE *Histoire des Francs* 2 vol., Paris, 1963-1965.

<sup>11</sup> Texte latin : « ut pro supputatione annorum ab ipso mundi principio libri primi poniretur initium » (édition des M.G.H., p. 31), trad. fr. de R. LATOUCHE, *op. cit.*, p. 31-32.

<sup>12</sup> Texte latin : « Ista etenim atque et his similia jugiter intuens dici, pro commemoratione praeteritorum, ut notitiam adtingerint venientum, etsi incultu effatu... » (édition des M.G.H., p. 31), trad. fr. de R. LATOUCHE, *op. cit.*, p. 31.

Pour le reste Grégoire se veut donc explicitement l'historien de son temps. D'Orose à Fréculphe, il n'y a pas de réécriture à proprement parler historique du récit du passé biblique chez les historiens occidentaux. Cette histoire-là a déjà été faite, et elle fait foi : elle n'est pas l'objet de récits historiques.

Le deuxième constat, plus banal, est celui de l'omniprésence de la Bible dans nos textes, à tel point qu'un exemple peut suffire : Jean de Biclar compare ainsi dans sa chronique (année 589) le général goth Claudius battant les Francs à Gédéon écrasant les Midianites (*Juges 7*)<sup>13</sup>. Il le fait en notant le grand décalage temporel et en justifiant la vraisemblance du fait présent qu'il rapporte par un fait similaire trouvé dans les *Juges* :

« Car on sait que le général Claudius, avec à peine trois cents hommes, mit en fuite soixante mille Francs et en abattit la plupart par l'épée. Ce n'est pas sans raison que Dieu est loué de nos jours pour être intervenu dans cette bataille. D'une manière identique, il y a de nombreuses années, on sait que Dieu détruisit par la main du général Gédéon avec seulement trois cents hommes, plusieurs milliers de Midianites, qui attaquaient le peuple de Dieu. »

C'est un procédé constant. On peut interpréter ce type d'utilisations comme autant de point d'appui du récit, comme autant de points de comparaison objectifs pour le présent. Le passé biblique est certes présent, mais en tant que garant de la

possibilité du récit de certains faits : le fait passé justifie la possibilité de l'événement présent. La valeur de réalité du passé biblique semble supérieure aux événements du présent.

Ces deux constats renvoient au double caractère du texte biblique, un récit historique et sacré ; ce double caractère en fait le texte certain par excellence, théologiquement et historiquement, pouvant donc servir à la fois de garant de la vraisemblance d'épisodes identiques survenus au temps de nos historiens et rendant inutile toute reprise de ce récit au commencement. L'Antiquité biblique n'est donc pas objet d'histoire dans le haut Moyen Âge. C'est le premier point important. Mais les raisons pour lesquelles elle n'est pas objet d'histoire ont des conséquences multiples sur l'écriture de l'histoire : c'est l'autorité de tout texte historique, remontant de manière ultime à celle du texte révélé, qui doit être sans faille.

Les textes historiques du haut Moyen Âge s'inscrivent dans la continuité d'une mise par écrit de cette histoire sacrée. Les historiens doivent donc prendre la suite et des Prophètes et des Pères : la sainteté d'une histoire du salut est en effet redoublée au niveau de l'écriture par une même exigence impérieuse d'orthodoxie. L'historien du haut Moyen Âge est chargé, sur la base d'un passé certain, de donner à l'avenir une description sûre du présent.

Dès lors, de multiples précautions sont nécessaires pour prétendre écrire l'histoire. L'historien doit être à la hauteur de la tâche à lui confiée. Aux confins de l'histoire et du prêche, Gildas le Sage non seulement trace d'innombrables parallèles entre les faits qu'il dénonce et d'autres rapportés par la Bible, mais aussi rappelle les

<sup>13</sup> JEAN de Biclar, *Chronique*, année 589, texte traduit dans WOLF, *op. cit.*, p. 77-78 ; texte latin de l'édition des M.G.H. p. 218 : « nam Claudius dux vix cum CCC viris LX ferme milia Francorum noscitur infugasse et maximum eorum partem gladio trucidasse ; non immerito deus laudatur temporibus nostris in hoc praelio esse operatus, qui similiter ante multa temporum spatia per manum ducis Gedeonis in CCC viris multa milia Madianitarum dei populo infestantium noscitur estinxisse. »

condamnations des prophètes pour lui-même invec-tiver son peuple<sup>14</sup>. Il se place donc dans la même position que ceux-ci et annonce pour son peuple, infidèle aux commandements de Dieu, un grand désastre à venir sous le calme relatif. De même, tous les chroniqueurs prennent la suite d'Eusèbe. Pour les grands textes narratifs, l'attitude est identique comme le montrent les longs préala-bles méthodologiques aussi bien de Bède que de Grégoire de Tours. Chez ce dernier, la crainte est explicite :

« Au nom du Christ, commencement du livre premier des histoires. Avant de décrire les luttes des rois avec les nations adverses, celles des martyrs avec les païens, celles des églises avec les hérétiques, je désire confesser ma foi pour que celui qui me lira ne doute pas que je suis catholique<sup>15</sup>. »

Pour Bède, la méthode historique<sup>16</sup> qu'il expose dans sa préface joue dans l'organisation du récit le même rôle que la protestation de catholicité de Grégoire : il s'agit sur deux modes différents d'assurer le lecteur de la véracité de ce qu'il va lire, véracité indispensable, puisque le projet de Bède est d'étendre l'histoire ecclésiastique à un peuple que n'avait pas pris en compte Eusèbe. L'écriture de l'Histoire sainte, qui se poursuit, est en jeu : la *vera lex historiae* a d'abord valeur religieuse<sup>17</sup>.

La forme même de nos textes trouve sa source dans cette école d'histoire qu'est la Bible : les deux formes qui caractérisent l'écriture de l'histoire dans le haut Moyen Âge, la Chronique et le texte narratif, sont des constantes réactualisations de la distinction que l'on trouve au second chapitre du deuxième livre des *Maccabées*, entre récit abrégé et développé. C'est même la seule distinction pertinente pour classer ces textes. À un niveau de texte plus précis, le parallèle a déjà été fait entre par exemple le style de Bède, utilisant de courts versets, était emprunté à l'Ancien Testament<sup>18</sup>.

La mémoire de l'Antiquité biblique dans les textes du haut Moyen Âge est d'abord la mémoire d'une écriture historique vraie qui détermine la façon dont ces historiens écrivent l'histoire. Mais, alors qu'Orose ou Fréculphe ont l'ambition de reprendre le récit des temps à l'origine, l'historiographie du sixième au huitième siècle bien au contraire semble tout faire, par la forme et par l'absence de toute récit des temps bibliques, pour s'effacer totalement derrière le modèle historiographique vétéro-testamentaire. Cette caractéristique souligne d'autant plus l'étrangeté de deux textes, le *Liber Historiae Francorum*<sup>19</sup> et l'*Histoire des Lombards*<sup>20</sup> de Paul Diacre. L'*Histoire des Lom-*

<sup>14</sup> GILDAS, *De excidio Britonum*, dans M. WINTERBOTTOM (éd. et trad. angl.), *The Ruin of Britain and other Documents*, (Arthurian Period Sources, 7), Londres, 1978.

<sup>15</sup> « Scripturus bella regum cum gentibus adversis, martyrum cum paganis, ecclesiarum cum hereticis, prius fidem meam proferre cupio, ut qui ligirit me non dubitet esse catholicum », M.G.H., p. 33, trad. fr. réf. p. 33.

<sup>16</sup> D'ailleurs très inspirée du *De consensu evangeliarum* d'AUGUSTIN, voir R.D. RAY, « Augustine's "De Consensu Evangelistarum" and the Historical Education of the Venerable Bede », *Studia Patristica* XVI, E.A. LIVINGSTONE (éd.), (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, 129), Berlin, 1985, p. 557-563.

<sup>17</sup> Voir J. DAVIDSE, *Beda Venerabilis interpretatie van*

*de historische werkelijkheid*, Groningen, 1977 (avec résumé en anglais), J. DAVIDSE, « The sense of history in the works of the Venerable Bede », *Studia Medievalia*, 3<sup>e</sup> série, 23, 1982, p. 647-695.

<sup>18</sup> Voir R.D. RAY, « Bede, the exegete, as historian », dans *Famulus Christi : essays in commemoration of the thirteenth centenary of the birth of Bede*, G. BONNER (éd.), Londres, 1976, p. 125-140.

<sup>19</sup> *Liber historiae francorum* dans B. KRUSCH (éd.), *Fredegarii et aliorum chronica*, (Monumenta Germaniae Historica, Scriptorum Rerum Merovingicarum, II), Hanovre, 1888, p. 238-328.

<sup>20</sup> PAUL DIACRE, *Historia Langobardorum*, L. BETHMANN, G. WAITZ (éd.), (Monumenta Germaniae Historica, Scriptorum Rerum Langobardicarum et Italicarum),

*bards* est à cet égard particulièrement frappante par le détachement opéré vis-à-vis de tout contexte biblique, que ce soit au niveau des faits, des citations, du style ou de l'interprétation. Il s'agit là d'une historiographie radicalement autre, qui fait exception au cadre global que nous souhaitons tracer.

\* \*  
\*

La place prise par les récits bibliques dans l'écriture des histoires altimédiévales ne s'entend que par rapport au but de ces textes. Ceux-ci sont tournés essentiellement vers la réinterprétation du passé et du présent barbare. Il faut donc analyser dans quelle mesure ce qui fait l'objet même de leur récit est imprégné par ce passé biblique qu'ils considèrent comme donné, au-delà de la forme et des citations garantes de vérité. Alors que les auteurs du haut Moyen Âge sont confrontés à des conditions politiques très particulières, celles des royaumes barbares, l'analyse du rôle que joue le passé biblique dans les reconstructions politiques de leur historiographie peut montrer son caractère très particulier. Cette historiographie est très différente de celle qui l'a précédé et de celle qui l'a suivie.

Nos historiens devaient affronter et intégrer des ruptures, et en particulier la rupture entre passé romain et passé barbare. L'ambiguïté née de la chute de l'Empire en Occident et de son maintien en Orient informe leurs textes. En effet, le lien entre l'existence de Rome et celle du christianisme est depuis l'époque patristique un sujet de discussions. C'est en particulier dans un cadre vétéro-

testamentaire réinterprété par la tradition patristique que se pose la question de la chute de Rome en Occident. L'interférence des prophéties de *Daniel* et des interprétations qui en ont été données confère une signification théologique et eschatologique à la disparition de l'Empire, s'il faut voir en Rome le quatrième empire dont parle le texte biblique, dont la disparition apportera la fin des temps et la venue du royaume éternel. *L'Apocalypse* de Jean renforce cette identification. Les calculs d'Orose sur la durée du quatrième empire qui historicisent l'apocalypse ont la même conséquence<sup>21</sup>. C'est dans ce cadre que les historiens altimédiévaux doivent penser la rupture majeure de leur histoire politique. Nos auteurs écrivent en effet dans des circonstances politiques précises qui influent, par le biais de cette identification, sur leurs conceptions du passé. Si Rome est tombée, l'Antéchrist est-il donc de ce monde ? Chaque auteur réagit en fonction du lieu et du moment où il écrit et il est certain que la situation d'Isidore de Séville n'est pas celle de Paul Diacre ! Les tentatives byzantines pour se réimplanter en Occident jouent en ce domaine un rôle central. La théologie politique que mettent en place les auteurs espagnols confrontés aux conséquences de la reconquête justinienne du sud de l'Espagne ne se retrouve ainsi pas en Gaule où Grégoire de Tours mentionne seulement les tentatives de Gondevald téléguées par Byzance<sup>22</sup>. Plus le temps passe, plus il est évident que Rome a disparu en Occident, et plus se pose le problème de la vérité des prophéties. Isidore de Séville, très tôt confronté à la rude tâche d'écrire une histoire des Wisigoths<sup>23</sup>, ce qui signifiait, dans le cadre de la

<sup>21</sup> *Histoire contre les Païens*, livre II, 3, 2-4, éd. et trad. dans ARNAUD-LINDET, *op. cit.* n. 3, vol. 1, p. 88-89.

<sup>22</sup> *Dix livres d'Histoire*, VI, 24.

<sup>23</sup> ISIDORE de Séville, *Historia Gothorum, Wandalarum, Sueborum*, dans Th. MOMMSEN (éd.), *Chronica Minora*

lutte contre Byzance pour le sud de l'Espagne, écrire une histoire contre Rome, tout en héritant de l'identification entre chute de Rome et fin du monde, résout le problème en rappelant que la date de la fin des temps est cachée, et surtout en identifiant la royauté wisigothe à l'un des dix royaumes mentionnés par *Daniel* et en s'accommodant enfin du texte prophétique : il fait de l'empire de Rome d'avantage une civilisation qu'un pouvoir politique (dévolu aux royaumes). Le royaume wisigoth s'inscrit toujours dans l'« empire » de Rome et sa civilisation :

« Tous les autres royaumes et tous les autres rois sont considérés comme des annexes de ceux-là<sup>24</sup>. »

Cette analyse, de M. Reydellet<sup>25</sup>, est corroborée aussi bien par l'*Historia Gothorum* que par les *Chroniques*<sup>26</sup>. Inversement, chez Grégoire de Tours par exemple, rien n'est dit de tels problèmes et son intérêt pour cette question semble faible. La reconstruction isidorienne montre parfaitement, mais de manière négative l'emprise vétéro-testamentaire sur les conceptions de l'histoire, par le travail de réinterprétation de la tradition des *regna* qu'elle rend nécessaire.

L'Ancien Testament, et c'est plus important encore en termes de destinée politique, permet

aussi des réinterprétations positives ; il est utilisé par les historiens pour penser le double passé des royaumes barbares.

Le haut Moyen Âge a connu d'étonnantes reconstructions historiques comme l'origine troyenne des Francs chez Frédégaire ou l'origine noachique des Goths chez Isidore. Inversement, l'on trouve aussi des restitutions correctes, comme le récit des origines et le trajet suivi par les Lombards chez Paul Diacre. Confrontés à la prégnance simultanée du passé romain, de la théologie historique chrétienne et de la réalité politique, nos historiens doivent faire place au passé barbare. On constate que les deux tentatives principales de reconstruction sont presque contemporaines : dans l'Espagne wisigothique avec Isidore et dans la Gaule franque avec le pseudo-Frédégaire, au début du VII<sup>e</sup> siècle. La tentative du premier a été fort bien analysée par M. Reydellet dans son introduction. Dans ce livre, Isidore traite des peuples et de la famille. Les procédés étymologiques qu'il y emploie cherchent moins à trouver l'explication des noms que l'origine historique des peuples. Pour cela, Isidore reconstruit un grand arbre généalogique embrassant toute l'humanité et remontant à Noé, et il classe les peuples en fonction de leur rattachement à cet arbre : les Goths descendent ainsi de Magog, fils de Japhet, lui-même fils de Noé, et les Espagnols, de son frère Thubal. Inversement, les Romains font partie des peuples dont le nom originel est perdu et qu'il est impossible de placer sur l'arbre. Le statut accordé aux différents peuples dépend directement de la possibilité de les rattacher ou non à une branche de cet arbre, ce qui dévalorise les Romains au profit des Goths et des Espagnols.

Cette reconstruction a donc pour but d'intégrer les Goths dans une vision globalisante de l'histoire et de synthétiser les différents passés que devait prendre en compte Isidore. La lutte avec

II, (Monumenta Germaniae Historica, Auctores Antiquissimi XI), Berlin, 1894, p. 267-303, ou mieux : C. RODRIGUEZ ALONSO (éd., trad. esp. et comm.), *Las Historias de los Godos, Vandalos y Suevos de Isidoro de Sevilla*, (Fuentes y estudios de historia Leonesa, 13), Léon, 1975. Trad. angl. dans WOLF, *op. cit.*, p. 81-110.

<sup>24</sup> *Étymologies*, IX, 3, 3, éd. REYDELLET p. 120-121 : « Regna cetera ceterique reges velut appendices istorum habentur ».

<sup>25</sup> *op. cit.* n. 7, p. 11-14.

<sup>26</sup> ISIDORE de Séville, *Chronique*, dans Th. MOMMSEN (éd.), *Chronica Minora II*, (Monumenta Germaniae Historica, Auctores Antiquissimi XI), Hanovre, 1894, p. 391-488.

Byzance lui fournit l'occasion d'une synthèse : le passé politique romain est évacué, au profit de la civilisation romaine, du passé provincial espagnol et d'une histoire biblique intégrant les Goths. Il est à cet égard significatif que son *Histoire des Goths* soit pauvre en éléments ethnologiques (difficilement intégrables dans cette vision), et que l'on y retrouve au contraire le passé militaire victorieux des Goths contre les Romains, et le passé espagnol (la *Louange de l'Espagne* qui ouvre le texte). Mais c'est bien une généalogie biblique qui lui permet ce tour de force historiographique.

L'autre tentative du même ordre a fait couler plus d'encre encore. L'invention d'un passé troyen aux Francs au début du VII<sup>e</sup> siècle rencontra un vif succès et fit partie des mythes fondateurs de la monarchie française. Pourtant, fascinés sans doute par cette résurgence antique au cœur du haut Moyen Âge, ses commentateurs du siècle dernier semblent avoir laissé de côté l'essence même de la tentative du pseudo-Frédégaire, qui par bien des aspects rappelle celle d'Isidore : la quête d'une origine par l'appel à tous les passés envisageables pour les Francs et leur recomposition en un récit cohérent. L'auteur ne se contente pas de cette origine troyenne ; il invente aussi pour les Francs une origine noachique et, à partir de ce double point d'appui dans les passés romain et biblique, il développe le récit des migrations des Francs. Certes les Francs descendent des Troyens, mais ceux-ci descendent de Cethin, petit fils de Noé<sup>27</sup>.

La Bible, le passé biblique reconstruit, est donc l'un des moyens idéologiques majeurs d'effacer la rupture entre passé romain et passé barbare, soit en réinterprétant la prophétie de *Daniel*, soit en réinventant une filiation biblique<sup>28</sup>.

Il faut cependant souligner que le recours au passé biblique n'est pas la seule voie qui s'ouvre aux historiens du haut Moyen Âge pour penser leur passé : l'histoire ecclésiastique, l'histoire de l'Église qui se poursuit en est une autre. Et Bède est un parfait exemple, lui qui étend l'entreprise d'Eusèbe à des Églises que celui-ci ne connaissait pas. Si l'utilisation directement politique de l'Ancien Testament par Isidore<sup>29</sup> se comprend aisément, elle montre aussi ses limites et ne s'étend pas, par exemple, à un quelconque statut de peuple élu pour les Wisigoths : les comparaisons bibliques de l'*Historia gothorum* concernent les rois, non le peuple. De même pour les Francs ou les Anglais chez Frédégaire ou Bède. La réappropriation du passé biblique, non en tant qu'objet d'histoire, mais en tant que généalogie, est donc essentiellement politique et limitée à des contextes particuliers. Elle n'en est pas moins étroitement liée à un rôle précis assigné à l'écriture de l'histoire.

\* \*  
\*

Indépendamment de cette réinvention d'un passé politiquement pensable, on trouve dans nos textes une autre et dernière influence vétéro-testamentaire, plus eschatologique, qui lie le présent au passé vétéro-testamentaire dans

préfère comme étymologie du nom Goth « Gète » à « Gog » : *In Gen. 10.2*, voir S. THEILLET, *Des Goths à la nation gothique*, p. 52.

<sup>29</sup> JULIEN de Tolède fait de même, dans son *Historia Wambae regis*, W. LEVISON (éd.), (*Monumenta Germaniae Historica, Scriptores rerum Merovingicarum*, V), Hanovre, 1910, p. 500-535. Le rebelle Paul est un nouveau Saul (§ 7, p. 506). De même, le cérémonial royal wisigothique qui compare le roi à Moïse ou David (voir J.N. HILLGARTH, « Historiography in Visigothic Spain », dans *La storiografia altomedievale*, (Settimane di studio del centro italiano di studi sull'alto medioevo, 17), Spolète, 1970, p. 261-311).

<sup>27</sup> « Filii Iafeth : [...] Cethin, unde Trociane » § 5, p. 21 de l'édition des M.G.H.

<sup>28</sup> Au besoin contre l'opinion explicite de Jérôme qui



l'Histoire du salut et qui par là même unit l'ensemble des historiens du haut Moyen Âge. L'âge patristique avait résonné du bruit des controverses sur ce thème entre les Pères et les philosophes païens. Au temps cyclique des uns s'opposait globalement une pensée du développement continu d'une histoire tendue vers un but. Avec cependant de fortes nuances : l'historiographie latine, et plus précisément augustinienne, pouvait aussi prétendre à une pensée du développement continu, tendu vers la domination universelle de Rome<sup>30</sup>.

Chez certains auteurs, la différence entre les temps bibliques et le temps actuel est presque effacée, ainsi dans le *De Excidio Britonum* de Gildas le Sage. Le fonctionnement du discours y est fondé sur le complet parallèle entre la situation présente, une situation passée, et l'Ancien Testament. Gildas prophétise la fin d'un nouveau cycle, que les Hébreux ont connu maintes fois, et que les Bretons ont déjà connu une fois : après une période de prospérité et de relâchement, le désastre les guette. Dieu va châtier son peuple infidèle, et il les en avertit. Rien n'a donc changé, et les lecteurs médiévaux de Gildas ne s'y sont pas trompés, en l'appelant prophète (« il y avait un prophète du peuple au temps des Bretons nommé Gildas » écrit l'homiliste Wulfstan au début du XI<sup>e</sup> siècle<sup>31</sup>). Il faut noter l'absence chez lui de toute mise en forme de l'histoire universelle, ainsi que la place relativement réduite accordée au Nouveau Testament. La pensée d'une histoire orientée ayant pour inflexion majeure la venue du Christ semble absente de son texte. Le temps présent y est donc pensé, perçu, comme un âge biblique réactualisé.

Un deuxième trait, plus général, de l'historiographie altimédiévale, va dans le même sens. Dans les textes historiques du haut Moyen Âge sont omniprésents les signes de l'intervention poursuivie de Dieu dans l'histoire, et ceci d'autant plus qu'il ne faut pas projeter sur eux une conception de l'histoire écartant du genre historique les vies des pères de Grégoire de Tours ou l'hagiographie par exemple. On prend ainsi en compte l'unité profonde qui unit ces textes. L'exemple de Claudius, Gédéon, des Francs et des Midianites, cité plus haut, est clair sur ce point. La main de Dieu est à l'œuvre et son action prolonge les temps bibliques au temps de nos auteurs. L'intervention de Dieu dans l'histoire humaine s'est traduite par de nombreux signes et prodiges que rapportent les récits bibliques comme l'hagiographie. Or nos auteurs font régulièrement de même. Leur propos est émaillé de références à des phénomènes extraordinaires ayant eu lieu de leur temps. Le seul texte qui échappe à cette règle est à notre connaissance le *Liber Historiae Francorum*, qui est aussi le seul texte purement politique de notre corpus. Paul Diacre lui-même fait mention de prodiges<sup>32</sup>. Ceux-ci doivent être considérés non certes comme une mémoire des temps bibliques, mais comme le signe d'une continuation, d'une présence de ces temps au cœur de l'époque de tous nos narrateurs par la répétition d'épisodes vétéro-testamentaires. Cela permet d'intégrer à la réflexion historiographique ces éléments qui représentent une bonne partie de nos textes et qui sont souvent laissés de côté.

L'œuvre de Grégoire de Tours entre aussi parfaitement dans ce cadre. La chronologie universelle est certes ici bien fixée et mise en avant. Mais le texte de sa préface présente une histoire à la fois

<sup>30</sup> Voir A. LUNEAU, *L'Histoire du salut chez les Pères de l'Église. La doctrine des âges du monde*, (Théologie historique, 2), Paris, 1964, p. 58-60.

<sup>31</sup> Cité par M. Winterbottom dans l'introduction de l'édition citée, et p. 5 le texte original en note.

<sup>32</sup> Ainsi la comète qui annonce une épidémie (*Histoire des Lombards*, V-31).

tendue vers sa fin, et éternellement recommencée, de calamités et de bénédictions, ainsi que de luttes entre les rois et les envoyés de Dieu, prophètes ou hommes d'Église, autant d'interventions de Dieu dans l'histoire. C'est somme toute une conception peut-être tout aussi vétéro-testamentaire que celle de Gildas puisque qu'au cycle est adjoint la tension d'une histoire qui n'est plus celle de l'attente du Messie, mais celle du retour et un nouveau cycle.

Nous voulons souligner par là la perspective eschatologique qui sous tend l'œuvre de Grégoire, comme l'a récemment montré M. Heinzelmann<sup>33</sup>. Le dernier point qui indique le caractère structurant du passé vétéro-testamentaire dans l'historiographie altimédiévale me semble être l'inscription de ces œuvres dans une conception globale du temps, passé, présent et avenir, qui fait du présent qu'ils décrivent un âge incertain, entre l'Incarnation et l'Apocalypse.

L'histoire des divisions de l'histoire et de leur signification est un thème qui préoccupe de longue date historiens et théologiens. La question est extrêmement complexe, mais pour l'Occident latin du haut Moyen Âge elle se limite pour l'essentiel aux textes d'Augustin et d'Orose. Saint Augustin est à la source de l'identification entre les âges du monde et des étapes de l'histoire biblique, le Christ ouvrant le sixième âge. C'est à partir de son œuvre que les historiens du haut Moyen Âge développent leur production. Dans ces textes pourtant, plusieurs répartitions sont proposées : six âges le plus souvent, mais aussi sept ou huit, ou encore trois périodes (avant la Loi / sous la Loi / sous la Grâce). Mais le partage en six âges historiques, associés à un septième après le Jugement Dernier,

est dominant<sup>34</sup>. Augustin affirme à de nombreuses reprises, conformément à l'Évangile, que le calcul des années restant au monde est inutile et vain. Ce sixième âge est celui de la vieillesse du monde et il est probable qu'il ne durera pas longtemps.

Son élève, Orose, développe le thème des quatre empires, à la suite notamment du commentaire sur *Daniel* de Jérôme<sup>35</sup>. Orose y ajoute une volonté systématique de jeu avec les chiffres qui lui font estimer que le dernier empire durera autant que le premier, l'empire babylonien, soit quatorze siècles, ce qui dès lors inscrit son texte dans une perspective eschatologique, qu'il ne développe cependant pas davantage. La disparition du quatrième empire a pour corollaire l'apparition de l'Antéchrist<sup>36</sup>.

Les historiens et les théologiens du haut Moyen Âge organisent le déroulement du temps selon ces deux schémas principaux : la théorie des six âges du monde et celle des quatre empires.

La théorie des six âges domine : elle est vulgarisée dans de très nombreux textes. Martin de Braga la diffuse, suivant le programme d'Augustin, pour les paysans dans son *De correctione rusticorum*<sup>37</sup>. Les poèmes prennent pour thème, les traités de comput l'évoquent et les textes historiques aussi. Elle est présente dans ces dossiers historiques que sont les *Chroniques* de Frédégaire et *l'Historia Britonum*. À partir d'une origine augustinienne, le thème est diffusé dans l'ensemble de l'Occident en

<sup>34</sup> Voir par exemple la *Cité de Dieu*, XXII, 30.

<sup>35</sup> JÉRÔME, *Commentariorum in Daniele libri III* (IV), F. GLORIE (éd.), (Corpus Christianorum, Series Latina, LXXV A), Turnhout, 1964.

<sup>36</sup> Voir l'analyse de M.-P. ARNAUD-LINDET, *op. cit.*, p. XLV-LXVI.

<sup>37</sup> MARTIN de Braga, *De correctione rusticorum*, dans *Martini Bracaraensis opera omnia*, Cl. BARLOW (éd.), New Haven, 1950, trad. angl. dans Cl. BARLOW, *Iberian fathers*, 2 vol. (The Fathers of the Church, vol. 62-63), Washington, 1969, vol. 1, p. 3-109.

<sup>33</sup> M. HEINZELMANN, *Gregor von Tours, « Zehn Bücher Geschichte ». Historiographie und Gesellschaftskonzept im 6. Jahrhundert*, Darmstadt, 1994.

particulier par sa reprise dans les chroniques d'Isidore. Il faut d'ailleurs noter que, chez Grégoire de Tours, même s'il n'est pas fait mention explicitement des âges du monde, la structure du premier livre est rythmée par cinq récapitulations de générations écoulées qui partagent l'histoire jusqu'au Christ en autant de périodes, et que les étapes choisies sont exactement les mêmes que celles d'Augustin (Adam–Noé–Abraham–David–Babylone–Christ). À l'exception de Gildas, tous les auteurs de textes narratifs historiques du haut Moyen Âge distinguent les mêmes phases dans l'histoire universelle (Paul Diacre écrit en effet un poème sur les âges du monde<sup>38</sup>). Tous s'intéressent au thème, tous participent aux mêmes divisions. Viennent ensuite des raffinements : la *Chronica majora* de Bède prend en compte le septième âge augustinien et renoue même avec la tradition patristique d'un huitième âge<sup>39</sup>. Il existe quelques autres reconstructions, de détail : le seul modèle capable de concurrencer celui des âges du monde serait celui des quatre empires, avec ses assises vétéro-testamentaires. Sa diffusion aurait pu être liée à celle du texte d'Orose, qui est vaste. Pourtant, on le trouve que tardivement chez Fréculphe de Lisieux (les derniers paragraphes de son œuvre sont consacrés en effet à la chute du quatrième empire, désigné de manière très orosienne comme l'empire de l'ouest<sup>40</sup>). Le cadre des empires est politiquement plus délicat à manier que celui des âges, et il faut attendre Otton de Freising<sup>41</sup> pour le voir de

nouveau affirmé avec vigueur. Malgré ses fondements scripturaires, malgré la grande diffusion d'Orose, la théorie des quatre empires ne rencontre donc aucun succès avant l'époque carolingienne. Inversement, le choix global de la théorie des six âges pour penser leur moment historique donne au texte une coloration sombre : quelque soit son sens, le monde est vieux, et sa fin est proche<sup>42</sup>. Le choix dominant des six âges plutôt que des quatre empires fait de la période de nos auteurs un âge incertain, un entre deux de l'Incarnation à la fin des temps, un sixième âge après cinq âges bibliques. C'est assez dire l'importance que peut avoir le passé biblique dans ce cadre. Il reste enfin à souligner combien cet entre deux est un entre deux précaire.

Le recul incessant de la date de la fin du monde par le jeu des travaux de comput est une constante de notre époque, âge d'or du comput. L'œuvre de Bède, à la fois historien et auteur de deux chefs d'œuvre du genre<sup>43</sup>, témoigne du lien entre l'histoire et tout ce qui touche au calcul des années dans tous ses aspects, aussi bien techniques que spirituels. Ainsi Bède est-il amené à recalculer l'âge du monde et à reculer l'échéance de sa fin, qui, il est vrai, approchait dangereusement. Les ouvrages de comput, qui intègrent toujours des passages sur le calcul global des temps, ne traitent donc pas seulement de la question de la fixation de la date de Pâques, mais constituent bien plutôt une réflexion globale sur le temps, depuis ses plus petites unités jusqu'aux plus vastes. La place qu'y

<sup>38</sup> PAUL DIACRE, *A principio saeculorum*, dans K. NEFF (éd.), *Die Gedichte des Paulus*, (Quellen und Untersuchungen der lateinischen Philologie des Mittelalters, 3-4), Munich, 1908, n° II.

<sup>39</sup> BÈDE, *Chronica majora*, dans Th. MOMMSEN (éd.), *Chronica minora saec. IV. V. VI. VII.*, vol. 3, (Monumenta Germaniae Historica, Auctorum Antiquissimorum, 13), p. 322.

<sup>40</sup> *Patrologie Latine*, CVI, col. 1249.

<sup>41</sup> OTTON de Freising, *Chronicon*, éd. A. HOFMEISTER,

(M.G.H., *Scriptores Rerum Germanicarum in usum scholarum*, 45), 1912.

<sup>42</sup> M. HEINZELMANN a ainsi montré que tous les signes annonciateurs de la venue de l'Antéchrist étaient présents dans les *Dix livres d'Histoires*, *op. cit.*, p. 69-77 et 141-144.

<sup>43</sup> BÈDE, *De temporibus et De temporum ratione*, dans *Bedae opera de temporibus*, C.W. JONES (éd.), Cambridge (Mass.), 1943.

prend le calcul de l'âge du monde est suffisante pour montrer l'importance de la question. Il faut aussi souligner à quel point la question était sensible : Bède, pour avoir recalculé l'âge du monde, doit se défendre de l'accusation d'hérésie<sup>44</sup>. Les protestations de catholicité de Grégoire de Tours dans une œuvre où il affirme à plusieurs reprises vouloir faire le compte des années, comme nous l'avons vu dans la préface, et où il nous parle de l'inquiétude de ceux qui attendent la fin des temps, nous montrent que le procès fait à Bède n'est pas un fait isolé, mais que ces textes techniques possèdent aussi une dimension eschatologique chargée de passions.

Le temps présent, celui dont nos auteurs écrivent l'histoire, vit donc sous le poids du passé biblique, tout entier continuation et accomplissement de prophéties anciennes qui menacent son avenir.

\* \*  
\*

La restauration de l'empire en Occident rompt donc profondément le fil de la pensée historiographique du haut Moyen Âge. Les historiens du sixième au huitième siècle ont eu pour tâche principale de penser un sixième âge sans Rome et l'évolution politique rend caduque cette visée historiographique. La chute de Rome et sa restauration forment bien les bornes d'une période très

particulière de l'historiographie latine, dominée par une pensée de la continuité. Cette continuité a pour but d'effacer les ruptures politiques au profit d'une relecture théologique des temps passés qui rejette loin en arrière les grandes étapes de l'histoire. La disparition de Rome est ainsi historiographiquement oblitérée au profit d'un travail de liaison entre le passé biblique et le présent barbare. La continuité religieuse prime sur la rupture politique et la Bible est mise en avant comme livre d'histoire. Elle donne forme à toute l'historiographie de cette période. Mais ce schéma historiographique et théologique implique aussi de penser la fin de la dernière grande étape de l'Histoire, la fin du sixième âge, la venue de l'Antéchrist, dans un avenir peut-être proche. Dans cet entre-deux, l'historien a pour tâche de guider et d'instruire afin de faire prendre conscience du plan divin. Le comput, les traités hagiographiques, les reconstitutions généalogiques du passé barbare, les chroniques et les grands textes narratifs s'organisent et prennent tout leur sens dans ce dessein historiographique. Passé le cap de la restauration d'un empire en Occident, les conditions dans lesquelles s'écrit l'histoire deviennent fondamentalement autres. Fréculphe de Lisieux, qui prend l'exact contre-pied de nos auteurs en synthétisant l'histoire universelle dans un schéma orosien et qui délaisse au contraire le présent, en est le meilleur témoin.

Étienne de la Vaissière  
INALCO

<sup>44</sup> BÈDE, « Epistola ad Pleguinam », dans *Bedae opera de temporibus*, C.W. JONES (éd.), Cambridge (Mass.), 1943.